

Conteur été 2008

La mi-été

Le milieu de l'été, aujourd'hui, est passé. Pour cette année, ce milieu était exactement le 6 août. Mais il y a longtemps que, pour ce qui est de faire une fête, personne n'est obligé de choisir un dimanche proche de ce jour. Il y a des mi-été organisées par des sociétés depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin du mois d'août. Bon, après tout c'est leurs affaires. Pour le moment, je crois que personne par chez nous n'a fait une mi-été en février. Pour faire ça, il faudrait être aussi stupides que les gaillards de Lausanne qui font Carnaval en avril.

Dans notre canton, la plus célèbre mi-été, c'est celle de Taveyanne. C'est Pierre Devaud, notre envoyé spécial qui va nous en parler.

La mi-été de Taveyanne

Chaque année, le premier dimanche d'août, la mi-été de Taveyanne se fête au pied du Culand et des rochers du Van sur la commune de Gryon. Dans le temps, c'était une véritable mi-été où tous les Tâtchi (les gens de Gryon) montaient à pied en famille de bon matin, pour aller visiter gens et bêtes qui restaient là-haut tout l'été. Pour voir aussi si les armaillis allaient bien et pour peser le fromage et le beurre. Il fallait partir de bonne heure c'est sûr, quand la musique jouait la diane au village d'en bas, pour pouvoir arriver en haut sans manquer le culte. Je pense que le pasteur montait déjà le jour d'avant.

Et c'est ainsi qu'avec un sac bourré de victuailles et de quelques bouteilles de Chêne, ils arrivaient au chalet tout contents. Les souliers ferrés avec les clous des souliers de montagnes autour de la semelle étaient à la mode et bien des dames mettaient le chapeau à cheminée, l'habit du dimanche avec le tablier de soie. On dansait aussi la Montferine de Gryon, qui est bien connue aujourd'hui, des danseurs du Costume.

Le petit village avait brûlé le 13 juillet 1719, le matin, où 36 chalets avaient brûlé ; le même jour, c'est Gryon qui brûle aussi. Heureusement, les papiers et l'argent de la commune étaient cachés dans le clocher qui est en pierre. Ainsi, presque tous les chalets du coin sont datés de 1720.

En 1869, Juste Olivier écrivait les 24 strophes de « La mi-été » sur la musique de « Cent fois dans la forêt, j'ai cherché sans rien prendre ». Juste s'était marié avec Caroline Ruchet d'Aigle qui possédait un beau pâturage à Cergniat, qui est encore à cette famille, je crois.

De nos jours, la mi-été est presque la même. Il y a aussi la musique, le culte, le picoulet et les 24 strophes du chant avec la musique du village pour accompagner. Une bonne partie des participants vient en voiture, autrement il n'y aurait personne par là-haut et la fête pourrait disparaître, ce serait dommage. Le culte, qui est vers les dix heures, commence avec un puissant et beau cantique comme « Grand Dieu, nous te bénissons » joué et chanté avec les cuivres de la musique dans la grande paix et la beauté de la montagne. Quelques sonnailles donnent un petit coup de clochettes mais pas des quantités parce que les vaches écoutent aussi la musique avec respect.

Cette année, le pasteur a distribué des papiers avec les chants et quelques dames de la paroisse, je pense, ont fait passer une corbeille de pain pour faire repenser aux travaux de la terre, pendant que la musique commençait « A toi la gloire ». Ce culte s'est fait en haut du village, au Plan du Couché où les bêtes se couchent pour se reposer.

A midi, les gens, assis dans l'herbe, mangent leurs victuailles et c'est un moment sans un brin d'air, à part des souffleurs en gilet d'armailli qui jouent du cor des Alpes, qui est tant beau dans l'immensité de la montagne. Après dîner, les jeunes les plus dégourdis grimpent sur les vires de Mi-été qui sont des rochers en haut de « La Porte du Diable » pour chercher un bouquet d'edelweiss qu'on offre à sa belle comme souvenir. L'après-midi, la musique embraie une ronflante pour rassembler tout le monde sur un

pâturage droit dessous les chalets et c'est là qu'ils vont chanter joyeusement « La Mi-été » de Juste Olivier, avec les fanfarons c'est sûr.

L'affaire est menée par le pasteur et, après le chant, c'est lui qui entraîne le picoulet et tous ceux qui peuvent vont tourner en farandole dans l'herbe en se donnant la main pour faire une puissante ronde. C'est ainsi que la fête se fait, avec, pour finir, la partie de danse jusqu'au milieu de la nuit.

A la prochaine mi-été, en 2009.

La Goille, le 13 septembre 2008, Pierre Devaud.

Pensées de partout par le monde

Peu importe qui tu épouses, de toute façon le lendemain tu vas découvrir que c'est quelqu'un d'autre.
Samuel Rogers

Dire des paroles emberlificotées, chacun peut le faire ; mais pour parler clair, il y en a très peu.
Galileo Galilei

Le petit jardin de la vie

Du petit jardin de m'amie,
Quelle joie, l'hiver est parti,
Aujourd'hui que la neige a fondu,
Bientôt le printemps fleurira.

Alors, il faut danser
Gracieuse fillette
Voici le printemps !
Dansons sur l'herbette.
Que vienne le bonheur
Au jardin de ton cœur.

Dans le jardinet de ma femme,
Par bonheur, voici l'été.
Quand bien même nous aurons de la peine
Fêtons le soleil en chantant.
Aujourd'hui, travaillons
Joyeuse jeune femme
C'est le bel été
Faisons les fenaisons dans l'herbette
Que vienne le bonheur
Au jardin de ton cœur.

Il nous faut rentrer les légumes
Du beau jardinet de l'automne,
Aujourd'hui que nous avons pris de l'âge,
Pour marcher, il nous faut un bâton.

Alors, pour l'hiver,
O ma gracieuse épouse,
Nous serons bien couverts
La vie sera douce
Il y aura du bonheur
Au cœur de notre cœur.

Pierre Guex

Le Théâtre du Jorat

Le Théâtre du Jorat a fêté cette année ses cent ans. Parmi tous les spectacles qui se sont donnés dans « la grange sublime » il y en a un dont la musique a connu la célébrité dans le monde entier, c'est « Le roi David » de René Morax pour le texte et Arthur Honegger pour la musique. Oui, Arthur Honegger que vous pouvez voir sur le billet de vingt francs. Mais, en 1921, cette musique avait l'air d'une musique de sauvage, et les chanteurs et les chanteuses du Jorat ont eu bien de la peine à l'apprendre. Et Honegger leur disait : « Vous avez de la peine à chanter ce mi bémol, ça ne fait rien, chantez un do ! » Et il changeait la note sur le papier.

Des gens se bouchaient les oreilles pendant les représentations ; et notre Marc à Louis était-il pour ? Difficile à dire. Dans ce papier, il nous dit qu'il a bien aimé, mais le Ziguenatse, lui n'a pas trouvé que cette musique était belle parce qu'il aime mieux les sonnailles que les potets. A-t-on idée de préférer les sonnailles aux potets ?

Cela revient à dire que pour aimer la musique d'Honegger, il faut préférer le son sourd des potets aux chants allègres des sonnailles.

Mais, aujourd'hui, c'est celui qui ne trouve pas cette musique belle qui passe pour un sauvage.

Le Roi David (Nous avons gardé l'orthographe de ce temps.)

Depuis quelque temps on me disait toujours : "David, il est par Mézières !" à tel point que je me suis décidé à aller voir ce David. D'abord, je me suis dit que c'était peut-être David de Belmont ou bien David du Tserdju, ou même David des Batse, mais ce n'est pas ça ! c'est bel et bien le roi David, et que je l'ai vu comme je vous vois, comme je vois ma chèvre et mes cochons- c'est vrai que ça m'a coûté bien quelques francs.

Crénom ! que c'était beau ! Une vieille gaillarde qui était assise derrière moi disait : « Il est encore plus beau qu'à l'école du dimanche ! » Je suis d'accord avec elle, il était encore plus beau qu'à l'école du dimanche. Et puis il y avait une si belle musique, avec des flûtes, des clarinettes, des tambours, qui faisaient plan plan plan, iou iou iou, plan iou. Parfois, ça éclatait, ou bien ça jouait à l'envers, ou bien encore les uns après les autres, ou même tous ensemble à l'unisson. Du premier coup, cette fanfare m'a plu. Je ne suis pas comme l'Eugène à Ziguenatse qui disait : « Si je n'ai pas cru qu'ils avaient tout le temps accordé leurs instruments ! » C'est vrai qu'il ne comprend rien à la musique. Ne me disait-il pas l'autre jour qu'il aimait mieux pour les génisses la sonnaille que le potet. Quand on entend ça, on a tout entendu : la sonnaille c'est la sonnaille : mais le potet, respect. Et bien ! Il ne faut pas être étonné qu'un gaillard comme ce Ziguenatse qui a une idée aussi stupide pour la sonnaille puisse dire : « Ils ont accordé trois heures durant ».

Pour en revenir à ce David, ça c'en est un qui est un tout crâne. Il n'était qu'un petit berger quand il avait entendu un crouille gueux, un puissant gaillard qu'on appelait Goliath, parce qu'il avait inventé les poires goillâ, et qui insultait les Juifs. Il leur disait tout que braves gens : « Juifs du diable ! qu'il faisait, marchands de vieilles chèvres ! Il y a assez longtemps que vous nous vendez pour portantes des crouilles vaches qui n'ont pas plus de veau que moi. Venez voir par ici : Je vais vous briser l'échine d'une bussée et, avec votre chair, je ferai de la cougnarde pour mes cochons et de la pâtée pour mes poules. » Et David, ce petit cradzet lui avait répondu :

- Tais-toi, gros plein de soupe ! fils de truie ! cochon ! il faudrait te laver pour te foutre sur le râble ! si on voulait faire du pain pour les cochons, on te prendrait comme levain ! Je t'enverrais bien un moellon si je n'avais pas peur de le salir ! Je veux t'en donner avec ma fronde ! Tiens !

Ça n'a pas manqué : David empoigne sa fronde, la fait tourner deux trois fois et la pierre va assommer le grand Goliath. Il a été étalé au sol, et avant qu'il eût pu ravoire son souffle, le petit David arrive aussi vite que la bise d'automne, d'une main, il l'empoigne par la tignasse et de l'autre il le tient par terre, il le raccourcit de quarante centimètres, presque d'un pied et demi.

Ça a fait plaisir à voir, mais je ne sais pas si le Goliath avait autant de plaisir que moi.

Et le roi des Juifs, qui avait pour nom Saül, était fou de joie et, comme récompense, il avait donné sa fille en mariage à David. Ces deux jeunes s'aimaient tout plein : la femme spécialement, elle était toute folle de David et elle lui disait :

- Je suis toute éprise de toi. Tu es comme la goutte d'eau pour le bouquet, comme le grain de blé pour les petits oiseaux. Tu es le refrain de ma chanson, la boucle de ma ceinture, le sang rouge de mon cœur.

Et elle l'embrassait, elle l'embrassait, à tel point que le David en était tout fou, parce qu'elle savait si bien embrasser.

Alors David lui disait :

- Que tu es gentille, que tu es belle, ma douce ! Tes lèvres sont douces comme le miel des abeilles ! Tu as des cheveux si beaux qu'on dirait, quand ils tombent derrière ta nuque, un troupeau d'agneaux qui montent en haut le crêt ! Tes yeux sont brillants et doux comme ceux des pinsons ! Tu as des dents qu'on dirait des chèvres qui vont deux par deux ! Tes joues sont plus rouges que les fraises ! Quant à tes deux seins ils sont comme deux petits cabris jumeaux qui mangent dans un pré aussi blancs que des marguerites ! Ta peau est fraîche comme la plume des chardonnerets et sent encore meilleur que les roses du jardin au syndic ! Je voudrais te manger !...

C'est sûr que plus tard il a regretté de ne pas l'avoir mangée, parce que, une fois mariés, les deux gracieux ne se sont pas accordés.

Et cependant, ce David il est bel et bien devenu roi et c'est lui qui a été élu, mais il n'a pas voulu être dans les autorités avant que son beau-père eût passé l'arme à gauche.

Pour un crâne gaillard, c'était un tout crâne. Pour se maintenir tout droit, il faisait tous les jours des exercices de gym qui s'appellent culture physique. Il avait imaginé une puissante fête et il aurait fallu le voir danser, sauter, tourner, piaffer, jouer et youtser, à tel point que les gens disaient : « Cette fois, nous avons un roi de sorte ! » Ils étaient tous joyeux sauf sa femme qui l'a traité de vieux fou et qui l'a méprisé.

Depuis ce jour, il n'a plus voulu dormir avec elle. Il a préféré aller avec une gaguie qui s'appelait Bathsebah, parce qu'elle avait des jolis bas.

Je n'en finirai pas de vous raconter tout ce qu'ils ont fait par Mézières avec ce roi David. Tout était bien joli, mais cependant ils ont tué trop de gens. A se demander si les autorités veulent les laisser faire. Ça se peut bien : ils n'oseront pas disputer pour un roi. Marc à Louis.

Les rigolades à François du lac

Nous avons demandé à François du lac quelques histoires issues de ses souvenirs ou de son imagination. Il nous en a donné toute une corbeille, des nouvelles, des toutes fraîches, des vertes et des mûres. Et puis elles sont toujours nouvelles, celles qu'on a oubliées.

La grand-mère du cabaret

En été, dans ce village du Jorat, tous les jeunes gens allaient par la campagne travailler dans les champs, parce qu'il fallait tout faire à bras. Au cabaret, la grand-mère était restée toute seule lorsque quelques braves gens arrivent. Ils commandent un demi de vin vieux. La grand-mère sait bien que le tonneau est bientôt vide et elle a peur que le vin du fond ait des fleurs. Dans ce temps-là, personne ne connaissait le filtrage du vin et pas même les filtres pour le passer. Mais la femme n'était pas bête. Elle se met à croupeton devant le tonneau, tire sa chemise, ouvre le robinet ! Il n'est pas possible d'imaginer que ça puisse couler plus clair. Il n'y avait pas une brique de fleur dans ce vin vieux. Tout le monde était content et voilà, c'est bon !

Au militaire

En bordure de la forêt, la batterie d'artillerie avait pris position pour un tir au canon. Chaque pièce était cachée sous un filet et les soldats étaient bien cachés aussi. Ils attendaient les ordres pour viser et tirer. Mais tout d'un coup arrive le major et cette visite provoque un peu de trouble. Les canonniers prennent tranquillement la position. Gorgerat fait de même. Mais, il avait caché une bouteille dans ses pantalons, et le manche dépassait par la braguette. Quand le major voit ça, il fait une mauvaise mine et crie : « Quelle tenue avez-vous là, Gorgerat ? » Celui-ci, en se redressant tant qu'il peut, répond : « Je chambre le rouge, mon major ! »

Le major a pouffé, puis il a éclaté de rire et il est sorti tout souriant.

Les deux prisonniers

Deux prisonniers se retrouvant dans la même cellule parce qu'il n'y a plus de place dans cette prison. L'un demande à l'autre : « Qu'est-ce que tu as fait pour te retrouver par ici ? » Et l'autre lui répond : « Je suis ici pour une question de croyance.

- Tais-toi, il y a longtemps qu'ils n'enferment plus les gens pour une question de croyance. Que croyais-tu ?

- Je croyais que jamais personne ne pourrait me mettre en prison !

Une mauvaise rentrée

Le Tienne, qui avait passablement bu avec des amis par la pinte du village, rentre chez lui sur le tard. Sa femme, tout en colère, lui reproche d'être de nouveau fin souïl à ne plus pouvoir se tenir sur ses jambes.

- Tu n'as pas vergogne, tu bois, tu bois, c'est toujours la même chose, tu ne sais pas t'arrêter, espèce de souïlon ! Regarde-toi !

- Tais-toi et arrête de crier comme ça. Ca m'attriste déjà assez de te voir double ! que lui rétorque le Tienne.

À la chasse

Un chasseur qu'on appelait « Vise en l'air » avait tiré un renard. Aussitôt, il l'avait mis dans sa gibecière, la tête guignant à un bout et la queue à l'autre. Alors il charge sa gibecière et départ. Ce que notre Vise en l'air n'avait pas remarqué, c'était que son renard n'était pas complètement mort. La bête, accrochée en bas le dos du chasseur, dans une dernière vengeance avant de crever, a réussi à pincer le derrière de Vise en l'air. Quand je dis le derrière, ça ne veut pas dire le fusil, mais bel et bien le cul de notre gaillard. Il a fallu aller chez le maréchal du village pour décrocher les crocs du renard avec des pinces. Vise en l'air gueulait tellement il avait mal.

- Une autre fois, je te tirerai mieux, sale bête !

Plus malin que le renard

A l'époque de la chasse, les chasseurs envoient leurs chiens courir après les bêtes dans les bois. Et parfois, les chiens courent après les renards qui vont se cacher dans des coulisses ou bien dans des gros tuyaux, à tel point que les chasseurs doivent utiliser toutes sortes d'astuces pour essayer de les faire sortir.

Mais ceux du Jorat sont plus malins, l'un va chercher son accordéon et commence à jouer près de l'embouchure de la coulisse pendant qu'un autre, caché dans un buisson un peu plus loin, pointe son fusil. Le renard, attiré par cette belle musique, vient guigner à la sortie de la coulisse, et le voilà tué sans effort. Et comme ça il n'y a pas besoin de se démener.

Le domestique

I L'enfance

Il s'appelait Lucien, mais on lui disait Luc. On ne sait pas d'où il venait, il n'avait plus de parents et il avait été placé à l'âge de trois ans chez un gros paysan du village par l'Enfance abandonnée (aujourd'hui la Protection de la Jeunesse !) Il était tombé dans une bonne famille : le père était une autorité de la commune et membre du Grand Conseil ; la mère, une brave femme qui aimait bien les enfants ; elle avait elle-même un petit garçon qui avait aussi trois ans quand le Luc est arrivé. Malheureusement, après cette première grossesse, la Fanchette, comme elle s'appelait, n'avait plus pu avoir d'enfant. Elle avait baptisé son fils François.

Les deux enfants ont grandi ensemble comme des frères. La mère Fanchette les chérissait tous les deux ; le père aussi, mais il était souvent loin pour sa politique et il marquait un peu de préférence pour son héritier. C'est comme ça que les deux garçons sont arrivés à l'âge d'aller à l'école. La maîtresse les avait mis l'un à côté de l'autre. Les deux écoliers étaient de bons élèves ; François était un tout malin pour la dictée ou la composition, tandis que Luc était un tout fin pour le calcul ; il crachait le livret sans bégayer. C'était aussi un mariolle : un jour, la maîtresse a annoncé à ses enfants : « Cette après-midi, nous aurons la visite de Monsieur le Préfet ; il faudra mettre votre roulière du dimanche, être propre et vous tenir tranquille. » A midi, pendant le dîner, le Luc a rapporté ce que la maîtresse leur avait dit. Le syndic, qui était d'un autre parti que le Préfet (du parti des paysans bien sûr, alors que le Préfet était radical- C'était encore l'époque où il y avait des Préfets radicaux !-) donc le syndic a dit au Luc : « Tu demanderas à Monsieur le Préfet si le bon Dieu est radical ». L'après-midi, le Préfet est venu et il a questionné les écoliers. Il arrive vers le Luc et lui demande : « Luc, as-tu quelque chose à me dire ? » Le Luc lui fait la commission du syndic : « Monsieur le Préfet, est-ce que le bon Dieu est radical ? » Alors le Préfet, qui savait que Luc était chez le syndic, a compris d'où venait la question, il s'est gratté la tête, puis il a répondu : « Oui, s'il pense juste ! »

A la ferme, François aimait mieux les chevaux, alors que Luc était toujours parmi les vaches.

Quand ils sont devenus plus âgés, François a été à l'école des paysans (« Ecole d'agriculture » en français) et Luc a fait le berger, puis le vacher.

II La servante

Quand la mère de François, la brave Fanchette, est venue un peu sur l'âge, elle a fait venir une servante pour l'aider. C'était une Suisse allemande de par Bumplitz ; une joyeuse fille, ma foi, des yeux toujours rieurs, des joues rouges comme des pommes rambour bien mûres et avec ça, gentille et travailleuse ; elle ne dormait pas devant l'ouvrage. Elle s'appelait Trudi.

Au bout de quelque temps, du diable si le Luc n'en est pas tombé amoureux. Il lui faisait tous ses « gou-gou », comme ils disent : il lui remplissait la caisse à bois, il lui portait le seau aux cochons, enfin il ne manquait pas une occasion de lui rendre service. Le dimanche, il lui apportait en cachette une plaque de chocolat ou quelque friandise. Pour le remercier, la Trudi lui avait mis une fois un petit bouquet de fleurs sur sa table de nuit ; le Luc en fut tout émoustillé. Pendant les repas, le Luc la reluquait avec des yeux qui auraient attendri des pierres. Tout le monde souriait en dedans en voyant ce manège ; Luc, lui, ne voyait rien.

Cela faisait bientôt quatre ans que la Trudi était par ici ; elle se plaisait chez les Vaudois et elle ne voulait pas retourner de l'autre côté de la barrière de « rösti ». Il faut bien vous dire qu'elle était devenue une belle femme, toute gracieuse dans ses vingt ans. Tous les jeunes du village lui tournaient autour mais

elle n'en voulait point. Un jour que la Fanchette était au marché avec son fils, le François, et que le père était à une assemblée de la municipalité, notre Luc en a profité pour aller trouver la Trudi qui était toute seule à la cuisine. Il s'était rasé, il avait mis une chemise et des salopettes propres. La Trudi en le voyant venir se méfia de quelque chose. « Où vas-tu comme ça ? » qu'elle lui fait. « Ecoute, Trudi, je veux te marier, veux-tu être ma femme ? » que lui répond le Luc. Alors la Trudi a éclaté de rire, elle a ri à gorge déployée à tel point qu'elle ne pouvait plus se ravoïr. Au bout d'un moment, elle a pu expliquer au Luc tout penaud. : « Je ne peux pas te marier, mon brave Luc, je fréquente le fils du patron depuis un bout de temps ; on va se marier tous les deux. » Le Luc a foutu le camp sans piper mot. Il a fait la potte pendant au moins trois semaines ; il a eu le cœur chaviré un bon moment, et puis il s'en est remis... La noce s'est passée quelques mois après. Le Luc était tout fier de tenir les guides des chevaux de la voiture pour mener les époux à l'église. Ca n'a pas été long que la Trudi a accouché.

Cela peut arriver que les fillettes soient pressées, ne croyez-vous pas ? La Trudi et le François ont demandé au Luc d'être le parrain et vous auriez dû voir comme il était heureux de présenter cette jolie petite fille au pasteur pour la baptiser.

III La première engueulade

Quand ils ont eu vingt ans, les deux frères de lait, si l'on peut dire, ont été à l'école de recrues, François est entré dans la cavalerie, comme son père ; il a gradé et il est devenu capitaine. Le Luc, lui, avait été recruté dans les carabiniers ; eh bien, il est rentré de l'école de recrues avec les galons de bon tireur.

Quelques années après, le père au François allait toujours au Grand Conseil. Une fois qu'il avait bu des verres plus que de coutume, après une assemblée par Lausanne, il s'est trouvé bel et bien enivré. Sur le chemin du retour, il s'est endormi sur le banc de son char ; les chevaux, eux qui n'avaient rien bu, ni mangé de toute la journée, étaient pressés de rentrer à la maison ; ils allaient aussi vite qu'ils pouvaient, ils connaissaient bien le chemin sans qu'il faille les guider. Malheureusement, à un contour, alors que les chevaux allaient trop fort, le char a chuté dans un ravin avec le conseiller ; celui-ci a heurté une grosse pierre et il a été tué sur le coup.

C'est ainsi que le François est devenu patron de bonne heure. Le Luc n'avait pas envie de lui obéir. S'il n'y avait pas eu les enfants (la Trudi avait encore eu deux garçons après la première fille), il aurait foutu le camp. Un après-midi d'automne, le François dit au Luc :

- Allons remplir quelques sacs de pommes de terre pour demain, pour le marché !

Les deux hommes se sont mis à l'ouvrage sans piper mot, puis tout d'un coup, le Luc fait :

- C'est moi qui veux aller au marché, demain !

- Tu veux aller au marché, toi ?

- Bien sûr !

- Et moi, alors ?

- Eh bien, il y a assez de travail par ici !

- Dis donc, c'est moi le domestique ou bien c'est toi ?

- C'est moi. Mais il n'y a pas de nâni, c'est moi qui irai au marché demain, à Lausanne tout de même.

- Eh bien elle est forte celle-là ; je ne m'y attendais pas à une pareille lubie. D'abord tu disais : « vos vaches » ; puis quelque temps après : « nos vaches » ; et maintenant : « mes vaches » ! Et tu voudrais encore aller au marché à ma place ? Ma foi non ! Le lendemain, c'est le François qui s'est mis en route pour le marché. Il a voulu montrer que c'était lui le patron. Depuis ce jour, les deux hommes se faisaient la potte et ils se trivougnaient pour des riens. Le François est devenu tout renfrogné, le Luc tout gringe.

Et puis tout d'un coup alors que le Luc arrangeait le fumier sur la courtine, il voit le François qui passe et i lui dit :

- Eh ! François, je veux foutre le camp ; je ne veux plus rester chez toi !

- Eh bien, fous le camp ! Il y a bientôt trente ans que tu m'encoubles par ici !

Le Luc fut tout ébahi de cette réponse sur laquelle il n'y avait rien à repiper. Il a lancé sa fourche sur la courtine et il est monté à sa chambre. Il a ruminé un moment, il a bourré une pipe, et puis tout motset, il

a foutu le camp. Oh ! pas bien loin. Il a été jusqu'à l'auberge du village. Il s'est assis dans un coin de la salle et il a commandé un demi.

Le François qui était aussi motset que son domestique a ruminé aussi et il s'est demandé s'il n'avait pas dépassé les bornes. Car il l'aimait bien, le Luc. Au bout d'un moment, il se décide à aller voir par le café. Il entre à l'auberge, il voit que le Luc y était, et il va s'asseoir à un autre bout de la salle et commande trois décis.

Les deux hommes se sont guignés de travers un puissant moment ; le Luc en a oublié de reprendre sa pipe. Et puis tout d'un coup, le François a dit au Luc :

- Pourquoi as-tu foutu le camp ?
- Parce que j'ai eu faim chez toi !
- Comment ? T'as eu faim chez moi ? T'oses dire ça, bougre de menteur, crouille gueux ! Et quand as-tu eu faim chez moi ?
- Entre onze heures et midi !

Les deux hommes se sont reluqués dans les yeux et puis, ensemble, ils se sont mis à rire à gorge déployée, à recafer à faire trembler la maison. Pourquoi se chicaner alors qu'il n'y avait entre eux pas seulement de quoi faire mal à un œil de moustique.

Ils se sont mis à la même table ; ils ont reбу plus d'une fois, et puis ils sont rentrés à la maison en marchant de travers (il faut dire qu'après tous ces demis, ils étaient pas mal enivrés). Avant d'entrer dans la maison, le François retient le Luc par la manche de sa blouse et lui dit :

- Dis voir, Luc, je veux bien que tu dises « mes vaches », « mes chevaux », « mes champs », mais je te défends de dire « mes gamins » en parlant de mes enfants, ou bien « ma femme », quand tu parles de mon épouse !
- (À suivre) Jean-Louis Chaubert (Concours romand et interrégional des patois 2001)

Pensées de par le monde

Les fous ouvrent les chemins qui sont suivis après par les sages. Carlo Dossi

Un homme qui n'est pas d'accord de mourir pour une chose n'est pas préparé pour la vie. M.L.King

Quand un gaillard veut commencer en étant sûr de tout, il finira en doutant de tout, mais s'il s'est contenté de commencer en doutant, il arrivera à être sûr. Francis Bacon

J'ai appris à employer le mot « impossible » avec la plus grande prudence. W. von Braun

Le casse-tête

Réponse : Entre le « tac » et le dernier coup de onze heures, il y a eu 10 secondes. Entre le premier et le dernier coup, 8 secondes. Alors, entre le « tac » et le premier coup, il y a deux secondes. Ainsi, il s'est passé 0,8 seconde entre 2 coups. Alors, pour les 2 heures de tantôt, depuis le « tac » de préparation jusqu'au second coup, il y aura 2,8 secondes.

Le nouveau. (N.B. Ce casse-tête n'a de sens qu'en patois.)

Que peux-tu voir une fois dans la matinée et dans l'après-midi, aussi dans la nuit, mais rien que deux fois dans l'année, et pourtant une fois dans la journée ?

Pensées de partout par le monde

Tu ne peux pas dire que la civilisation n'avance pas, puisqu'à chaque nouvelle guerre, ils te tuent d'une manière nouvelle. Will Rogers

En Suisse, ils sont enrégés pour la propreté ; ils lavent même l'argent. M.V. Meersohn